

A. I. TRANNOY

HYPOTHÈSES CRITIQUES

SUR LES PENSÉES

DE

MARC-AURÈLE

IV

LE PUY

IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON & GAMON

23, BOULEVARD CARNOT, 23

1921

Bibliothèque Maison de l'Orient



151581

HYPOTHÈSES CRITIQUES

SUR LES PENSÉES DE MARC-AURÈLE

IV

ς = ν. — Sous ce symbole, j'ai noté à plusieurs reprises la confusion des lettres ς et ν à la fin des mots dans les mss. des Pensées. Cette observation est d'une importance capitale pour la restitution du texte de notre auteur. Je voudrais noter ici qu'un certain nombre de corrections conformes — et vraisemblables — ont été proposées par les maîtres de la critique.

- | | | |
|-----------|---|--|
| I, ν = ς | { | II, 5, 2, ἀπηλλαγμένην, -μένος, Polak. |
| | | IV, 49, 3, ἐχόμενον (T.) - μένην (A.), - μενος, Gataker. |
| | | V, 4, διὰ τῶν, διὰ τῆς, Coray. |
| | | X, 7, 8, ἔλαβεν, ἔλαβες, Reiske. |
| II, ς = ν | { | III, 1, 1, τῆς θεωρίας, τὴν -ίαν, Reiske. |
| | | IV, 38, τοὺς φρονίμους, τῶν -ίμων, Gataker. |
| | | IV, 45, ἀπηρητημένως, -μένων, Gataker. |
| | | V, 36, 1, ἔθος, οὐδέν, Gataker. |
| | | IX, 37, 3, πρὸς τοὺς θεούς, τῶν θεῶν, Casaubon. |

Quant aux preuves directes que j'ai déjà données, cf. série I, IX, 10, 3 et Série II, IV, 33 fin. J'y ajouterais μέλλειν (A.) IX, 3, 5, 1^{re} main, corrigé ensuite en μέλλεις.

I, 14, 1 : Παρὰ τοῦ ἀδελφοῦ μου Σεουήρου (T.) Σεουήρου (A.)... Schenkl a bien vu (p. xxvi, note 1), que ce nom propre (cf. Σευῆρον, X, 31, 1) provient d'une double leçon : σευῆρου, alors

que, dit-il, le contexte exige Ουήρου. Il a tort sur ce dernier point, mais son hypothèse reste comme extrêmement vraisemblable : on a hésité de bonne heure entre Severus et Verus.

Il me semble certain qu'il faut lire ici Severus. Ce n'est pas Verus, son frère adoptif et gendre, plus jeune que lui de neuf ans, qui put faire « connaître » à Marc-Aurèle les grands Stoïciens : Thraseas, Helvidius, Caton, ... Brutus. Ce n'est pas Verus qui lui révéla cēt idéal de « gouvernement égalitaire où le souverain respecterait par-dessus tout la liberté de ses sujets » (Voir le contexte). C'est une thèse invraisemblable ! Marc-Aurèle était, au contraire, le Mentor de Verus, qui lui témoignait des « égards » : τμη, I, 17, 6. D'ailleurs, si on ne lit pas ici Severus, il serait donc *le seul* de ses maîtres et amis que Marc-Aurèle aurait oublié dans cette galerie du livre I^{er} ? Et cela, malgré la haute estime où il le tenait, puisqu'au livre X, 31, il l'assimile à un Socratique, c'est-à-dire à un philosophe des temps passés, de la vieille école, dirions-nous (Voir ma série I). — Mais la confusion est facile. C'est ainsi qu'on lit dans Lampride, à propos de Commode (22^e ligne) : « Appellatus est autem Caesar puer cum fratre suo Severo ». Lire : Vero ; le fait est historique (166) — et Commode, dont ce jeune frère s'appelait Verus, n'en avait aucun du nom de Severus. Voir le commentaire de Saumaise à ce passage, p. 114 B, où il cite un certain nombre d'exemples de cette même confusion. — Une fois Σευήρου lu Ουήρου, l'interpolation : τοῦ ἀδελφοῦ μου s'ensuit naturellement. Je me range pour cette raison à côté des critiques qui retranchent ces mots.

Je ne mentionne que pour mémoire l'hypothèse de Gataker : τοῦ φίλου μου, et l'explication des « conservateurs » qui justifient la vulgate. En effet, dit-on, le fils de ce Severus et Fadilla, fille cadette de Marc-Aurèle, se sont épousés (1) ; c'est pourquoi les

(1) Voir Lacour-Gayet, Antonin le Pieux, p. 464. — Fadilla était encore « puella virgo » en 175, Hist. Aug. Avid. Cassius, Lettre de Faustine : Mater mea Faustina. Celle-ci mourut en 176. La phrase que lui consacre Marc-Aurèle I, 17, 18, suffirait à dater le livre I^{er}, si elle était plus explicite, mais elle peut signifier : J'ai une

deux beaux-pères se traitaient de frères. L'argument ne laisse rien à désirer sous le rapport de la précision et du piquant !

Il resterait un point à élucider. Ce Severus est donné par ailleurs pour un péripatéticien. Ce serait donc un membre de cette secte qui aurait fait connaître à Marc-Aurèle les grands stoïciens de la République et de l'Empire, alors que la plupart de ses autres maîtres appartenaient à l'École ? — La réponse est aisée. Le culte que Severus avait voué à ces grands hommes s'adressait aux républicains, non aux philosophes, comme le prouve la suite du passage.

I, 16, 27-28 : ἡ ἀπὸ Λωρίου στολή ἀνάγουσα ἀπὸ τῆς κάτω... « Locus insignis, sed insigniter corruptus » dit Saumaise dans son commentaire à l'Hist. Aug. aux mots : In villa Lanuvina, où il tente une restitution. — Je proposerais : (τ)λή(ν) ἀπὸ Λωρίου σχολή — ν — ἄγων ἐπὶ τῆς κάτω... Pour ἀπὸ = ἐπὶ, cf. hyp., XI, 10, 4, *infra*. Pour σχολήν, cf. ; σχολήν ἀπὸ ... φαντασιῶν, II, 5, 1. Pour ν — ἄγων devenu *ναγους, puis (ἀ)νάγουσ(α), voir mes observations : IX, 10, 3, série I ; II, 2-3, série III et, ci-dessus, l'article liminaire, 9^e exemple. Quant aux participes ἄγων et plus loin παραιτούμενος (Coray), que nous rendons par des imparfaits de l'indicatif, ils s'expliquent par la syntaxe toute spéciale du livre I^{er} ; voir plus haut deux cas identiques : πράστων, ἐπιτηδεύων, I, 16, 24. « Les loisirs (que lui laissait sa vie publique) de Lorium, il les passait dans sa propriété d'en bas (voisine) et dans celles qu'il possédait à Lanuvium. »

Le § 28 donne d'abord lieu aux observations suivantes : le publicain de Tusculum (?) tombe là on ne sait d'où et à la faveur

femme si accomplie, ou : J'avais une femme... Cf. εἶναι, avec le sens d'un imparfait, I, 16, 24. — L'indication finale du livre I^{er}, 17, 23, peut aussi bien s'appliquer à la campagne de 170-174 qu'à celle de 178-180. Le livre II, écrit à Carnuntum, serait plutôt de la première campagne, pendant laquelle on sait que M. A. séjourna habituellement dans cette place forte. — J'ai des raisons de croire que le livre I^{er} fut écrit le dernier des douze — et que le II^e le précéda immédiatement. Cf. γέρων εἶ, II, 2, 4, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ; cependant, Marc-Aurèle, qui mourut à 59 ans, était vieilli prématurément.

d'un solécisme : Τούσκλης, qui ne semble pas gêner beaucoup les éditeurs; — ὡς, s'il était exclamatif, commencerait la proposition, comme par exemple VI, 30, 6-14 (huit cas); — πᾶς ὁ τοιοῦτος τρόπος est d'une syntaxe anormale; c'est pourquoi on ordonne ces quatre mots d'autres manières. D'ailleurs A. donne τόπος (au lieu de τρόπος) et, de première main, κόπος.

Je termine la proposition précédente après Δανουβίῳ et je lis :

{	τὰ	πολλά	[var. : τὰ πλείονα]	ἐκ	τοῦ
{	—	—	τῶ τελώνη	ἐν	Τού-
{	στ(ό)λου	παραιρούμενος,		οἷς	ἐγρή-
{	σκλης	— τ —	φ(ος, Coray)	ὡς	—
{	σατο	ἄν πᾶς	ἐν τοιοῦτῳ	τόπῳ.	
{	— καὶ —	ὁ	— ος	— ος.	« Il

supprimait de son train (de voyage) la plupart des offices dont se serait entouré tout autre personnage de rang si éminent. » Pour ce sens de τοιοῦτος, cf. I, 4, 3. Pour — σκλης(ς) = στ(ό)λου, cf. mon hypothèse οὐερνάκλος = ὄνειροπ(ό)λος, I, 16, 17, série I. — παραιτουμένῳ est au datif, sous l'influence de τελώνη, attraction banale.

II, 17, 4, fin : συγκρίνεται. Lire : συγκέριται, par métathèse d'une syllabe. Cf. III, 11, 3, T. où A. donne encore le présent; X, 9, 3, où les deux mss. sont d'accord pour le parfait. — Cf. aussi, VI, 38, 2 : ἐπιπλέκεται (A.), ἐπιπέπλεκται (T.). — C'est ainsi encore que X, 23, 2, dans une citation de Platon, nos mss. donnent : περιβαλλόμενος, là où il faut, d'après l'original, περιθεβλημένος; un Grec ni un Latin ne pouvait confondre ces deux temps.

III, 3, fin : τῶ ἀγγείῳ, ὄσῳ (non ἦ, Casaub. Mor. Coray. Reiske) περίεστι τὸ κυριεῶν.

et non : τὸ (ὀ)πηρετοῦν. Ce dernier aurait été suggéré par λατρεύων de la ligne supérieure. Les mots suivants : τὸ μὲν γὰρ νοῦς... se rapportent évidemment à notre maître intérieur.

III, 4, 8 : Οἷοι μεθ' οἷων... Je ne comprends pas que οἷοι soit répété ici, où il est redondant, après ὅποιοί τινες, qui régit toute la phrase. Je lis καὶ μεθ' οἷων (cf. même correction plus loin, XII, 30, 5). — D. donne γὰρ (sic) en marge, avec signe de renvoi à ce mot (Schenkl).

III, 6, 1 : Οἷς (A.) ἐν οἷς (T.) κατὰ λόγον... Il faut lire, en combinant les leçons de A. et de T. : ἕως κατὰ λόγον : tant qu'elle te fait agir suivant la droite raison (voilà dans quelles limites, exclusivement, ton intelligence doit se suffire à elle-même). — La décomposition de ἕως en ἐν οἷς (T.) a été sans doute facilitée par les trois ἐν qui existent dans le voisinage : ἐν τῷ ἀνθρωπίνῳ, supra, (ἐν) τῇ εἰμαρμένῃ, ἐν τοῖς ἀπροαιρέτως, infra. (ἐν supprimé à bon droit par Gataker dans le second cas; on voit bien sous quelle influence il s'est glissé là.)

III, 6, 7 : « S'il s'agit de ton intérêt, en tant qu'être raisonnable, oui, recherche-le! Mais s'il ne concerne que la partie animale, alors, étudie la question (ἀνά(κ)ρινε, non : ἀνάφηνε, A.) et, modestement (car l'erreur est si facile!), veille au jugement que tu vas porter. Pourvu que tu mènes sans broncher l'enquête préalable! »

Ces expressions sont de la langue judiciaire : ἀνάκρινε, instruire l'affaire; ἐξέτασιν ποιήσῃ, mener l'enquête (qui confirme le précédent), κρίσιν, le jugement rendu. Remarquer que ἀπόφηναι (T.) va à l'encontre de la suite naturelle des faits, puisqu'il faudrait d'abord « se prononcer », ce qu'on ne peut faire (puisqu'il y a problème) qu'après information.

III, 12, 1 (Série I) : Καί, ὅτι ἂν λέγῃς serait d'une grécité plus sûre, suivant la très juste observation de M. le professeur Th. Colardeau.

IV, 3, 5 : ἦτοι πρόνοια ἢ ἄτομοι, καὶ (A.) ἦ (T.) ἐξ ὅσων ἀπεδείχθη... Lire εἴτε π. εἴτε ἀ., πῆ ἐξ ἴσης (vel ἐξ ἴσου, moins bien)

ἀπ... « Soit qu'on croie à la Providence ou aux atomes, par quels arguments il a été également bien démontré... », c'est-à-dire que les Stoïciens et les Epicuriens, quoique partis de principes contraires, aboutissent ici à la même conclusion et c'est ce qui la rend si probante, non le « grand nombre » (ὄσων) des arguments! La vulgate est incorrecte. Logiquement, la première proposition doit être subordonnée à la seconde, faute de quoi on ne voit pas quel est son apport. — Pour ὄσων = ἴσης, cf. ἱατρικῆς (A.) ἱατρικῶν (T:) I, 16, 20, etc... (ν = ζ).

IV, 16 : Θεὸς (τοῖς) αὐτοῖς δόξεις, οἷς νῦν...

IV, 19, 3 : Locus desperatus. Au lieu de :

πλὴν ἄρα δι' οἰκονομίαν τινά...

Je lis :

— — δι' ακούοντά τινο(ς)

« ex-

cepté, naturellement, le cas où cet homme perçoit quelque chose » (de la louange). — En effet, dans ce cas, on ne peut pas dire que la louange ne lui est de rien, puisqu'elle lui fait plaisir. C'est une objection à laquelle Marc-Aurèle répond : « Παρήης (Gataker) γὰρ (sedenim) νῦν ἀκαίρως τὴν αὐτίκα θέσιν (et non : φυσικὴν δόσιν, non-sens) ἄλλου τινὸς ἐχόμενος (Gataker, pour ἐχόμενον, T. — μένην, A. ν = ζ) λόγου. — (20) Λοιπόν... Boot a déjà, avec raison, fait passer λοιπόν en tête du paragraphe suivant. C'est l'adverbe de transition bien connu : après avoir montré l'inutilité de la louange, en ce qu'elle n'augmente pas la valeur des êtres vivants, on va faire la même démonstration pour les êtres inanimés ou les produits de l'industrie humaine. « Mais non! Tu oublies en ce moment bien mal à propos la thèse-générale traitée ici, en te tenant à un point de vue différent. (20). D'ailleurs... » Sur ce sens de λόγος, cf. V, 20, 1; XI, 18, 1. Quant à la finale de αὐτίκα, devenue — κήν entre τῆν... θέσιν, c'est un fait banal d'attraction de cas.

IV, 43. Au lieu de βεῦμα βίαιον ὁ αἰών, (βίαιον suspect à Nauck, à bon droit, car le caractère de ce courant n'est pas

d'être violent, mais rapide et continu), je lis : $\rho\epsilon\upsilon\mu\alpha$ $\acute{\alpha}\iota\delta\iota\omicron\nu$, cf. IX, 32, 4^e ligne : $\acute{\alpha}\iota\delta\iota\omicron\nu$ $\acute{\alpha}\iota\omega\nu\alpha$ — $\beta = \acute{\alpha}$, autrement dit, c'est l'esprit de α qui l'a fait prendre pour un β ; les autres lettres des deux mots se correspondent exactement.

IV, 51, 2. Je changerais $\kappa\acute{o}\pi\omega\nu$ en $\kappa\acute{o}\mu\pi\omicron\nu$, $\sigma\tau\tau\alpha\tau\epsilon\iota\alpha\varsigma$ en $\acute{\alpha}\kappa\tau\alpha\tau\epsilon\iota\alpha\varsigma$, enfin $\omicron\iota\kappa\omicron\nu\omicron\mu\iota\alpha\varsigma$ en $\epsilon\iota\kappa\alpha\iota\omicron\tau\eta\tau\omicron\varsigma$ (cf. $\acute{\alpha}\pi\eta\lambda\lambda\alpha\gamma\mu\epsilon\nu\eta\nu$, comme ici $\acute{\alpha}\pi\alpha\lambda\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\epsilon\iota$, $\pi\acute{\alpha}\sigma\eta\varsigma$ $\epsilon\iota\kappa\alpha\iota\omicron\tau\eta\tau\omicron\varsigma$, II, 5, 2). Ces trois compléments : le faste, l'intempérance, la légèreté ou étourderie, développent l'idée : $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}$ $\tau\acute{o}$ $\acute{\upsilon}\gamma\iota\epsilon\sigma\tau\alpha\tau\omicron\nu$... $\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\epsilon\iota\nu$. Le suivant : $\kappa\alpha\iota$ $\kappa\omicron\mu\phi\epsilon\iota\alpha\varsigma$, se rattache à $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu$. — C'est la troisième fois que je propose une correction au mot $\omicron\iota\kappa\omicron\nu\omicron\mu\iota\alpha$. Voir, supra, IV, 19, 13 et Série I, X, 18, 8.

V, 5, 2. $\tau\acute{o}$ $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\epsilon\iota\omicron\nu$, la magnificence, ne convient pas. Je lirais : $\tau\acute{o}$ $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\acute{o}\nu\omicron(\upsilon)$, les nobles sentiments, synonyme de $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\omicron\phi\omicron\sigma\upsilon\nu\eta$ et de $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\omicron\psi\upsilon\chi\iota\alpha$, que Marc-Aurèle emploie aussi. Cf. VI, 47, 4, $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\acute{o}\phi\omicron\omicron\nu\epsilon\varsigma$.

V, 5, 5. $\mu\acute{o}\nu\omicron\nu$ $\delta\grave{\epsilon}$ $\epsilon\iota$ $\acute{\alpha}\rho\alpha$ est justement suspect.

Lire : — $\delta'\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\nu$ — « et (tu aurais) donc (pu) ne te laisser accuser que d'une trop grande lenteur d'esprit », défaut dont tu n'es pas responsable et auquel tu ne peux rien, au lieu de mériter d'autres reproches pour des défauts que tu pouvais bien éviter; voir ce qui précède.

V, 6, 4. Non : $\acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\pi\acute{\alpha}\tau\alpha\iota$ (A.) ni : $\acute{\epsilon}\pi\iota\theta\omicron\acute{\alpha}\tau\alpha\iota$ (T.), mais : $\acute{\alpha}\nu\theta\omega\pi\omicron\varsigma$ $\delta\grave{\epsilon}$ (\acute{o} $\tau\omicron\iota\omicron\upsilon\tau\omicron\varsigma$) $\epsilon\tilde{\upsilon}$ $\kappa\omicron\iota\eta\sigma\tau\alpha\varsigma$ $\omicron\upsilon\kappa$ $\acute{\epsilon}\phi\iota\sigma\tau\alpha\tau\alpha\iota$. — \acute{o} $\tau\omicron\iota\omicron\upsilon\tau\omicron\varsigma$, omis devant $\epsilon\tilde{\upsilon}$ $\kappa\omicron\iota\eta\sigma\tau\alpha\varsigma$, groupe similaire, est indispensable, car il ne s'agit pas ici, en général, de tout homme qui fait du bien, mais de la troisième catégorie seulement : les hommes *semblables* aux êtres (dont on vient de parler, le cheval de course, le chien de chasse, l'abeille) qui rendent service suivant leur nature, *sans réclamer de salaire et sans arrêt* ($\omicron\upsilon\kappa$ $\acute{\epsilon}\phi\iota\sigma\tau\alpha\tau\alpha\iota$).

V, 8, 9. $\tau\omicron\iota\omicron\upsilon\tau\acute{o}\nu$ $\tau\acute{\iota}$ $\sigma\omicron\iota$ $\nu\tilde{\upsilon}\nu$ - $\acute{\epsilon}\sigma\tau\omega$, non : $\delta\omicron\kappa\epsilon\iota\tau\omega$... Ce dernier

provient d'une mauvaise lecture, facilitée par le *δοκούντων* de la ligne suivante. Le circonflexe de *νῶν* a été pris pour le trait supérieur d'un *δ* (*ν̄* = *δ*). Quant au sens, il n'est pas douteux, surtout si l'on compare : *ταυτό* (Richards) *σοι νῶν ἐστίν*, VI, 12, 2, locution par laquelle on oppose la réalité (*νῶν*) à une hypothèse où à une comparaison. Ici on vient de citer, à titre de comparaison, les médicaments prescrits par Esculape.

V, 28, fin : *καὶ οὐ χρεία ὀργῆς*. — 4. *Οὔτε τραγωδὸς οὔτε πόρνη*. — Morus propose : *ὀργῆς οὔτε τραγωδίας*... Je crois, pour ma part, que la pensée est bien terminée après *ὀργῆς*, qui rappelle les deux *ὀργίζη* du début : la colère est inutile ; c'est la conclusion attendue.

τραγωδός et *πόρνη* forment antithèse. Le tragédien affecte de grands airs, une fausse noblesse d'attitude ; la *πόρνη* évoque, au contraire, les idées de bassesse, de vile courtisanerie. Voir *τραγωδία*, III, 7, 2, auquel s'opposent plus loin *αἰδημόνως καὶ κοσμίως* ; et *τραγωδεῖν*, IX, 29, 7, défini par *σεμνοτυρία* et auquel s'opposent *ἀπλοῦν καὶ αἰδῆμον*. Pour la *πόρνη*, elle est mise sur le même pied que le *κίναϊδος* et le brigand, V, 10, 3.

Ces mots correspondent exactement à d'autres passages des Pensées. La flatterie est au nombre des péchés que Marc-Aurèle se reproche : V, 5, 4. (Cf. *ἀλλήλοις ἀρεσκευόνται*... XI, 14). Il s'exhorte souvent, d'autre part, à la simplicité, au naturel ; qu'on veuille bien s'en rapporter seulement aux passages cités plus haut. Mais je crois qu'ici ces mots sont une *exhortation*, non une *constatation* et c'est pourquoi je corrigerais deux fois *οὔτε* en *μήτε* : « Avec eux, ni grands airs tragiques, ni sourires prostitués ! » Pour la confusion de *οὐ* et de *μή*, cf. dans l'apparatus de Schenkl : *μηδέεν* (A.) *οὐδέεν* (T.) II, 14, 5 ; et en D. II, 17, 5, — *οὐδέ* devenu *μηδέ* et *μή ὄν* devenu *οὐκ ὄν*, IV, 4, 3 ; *οὐ μόνον* (A.) *μή μόνον* (T.) IV, 24, 5, — *οὐ* pour *μή*, B, VII, 7, 2, et, plus loin, mon hypothèse XII, 12.

On pourrait croire que cette pensée n'a rien à voir avec la précédente. Cf. une pensée analogue, bien isolée : VII, 12.

Cependant, il existe ici un lien, même un double lien entre ces mots et la fin de la pensée 28. C'est d'abord une association d'idées, assez naturelle, puisque la colère donne naturellement l'accent et l'aspect tragiques. La colère s'oppose, d'autre part, à la flatterie, comme le prouve le passage topique : *φυλακτέον δὲ ἐπίσης τῷ ὀργίζεσθαι αὐτοῖς τὸ κολλακεύειν αὐτούς*, XI, 18, 20. Il existe donc une analogie entre : colère, airs tragiques ; et une antithèse entre : colère, courtoisie, *τραγωδός* et *πόρνη* étant suggérés tous deux par *ὀργῆς*, mais par des voies différentes. C'est pourquoi cette maxime constitue bien comme une annexe de la précédente.

V, 31, 3 : *πόσα ὄπται καλὰ...* Lire : *κακὰ...* Si la vie était si belle, ce serait une raison pour désirer la prolonger ! Ce n'est pas le sens général de cette pensée, ni des Pensées, toujours très pessimistes pour ce qu'on peut voir ici-bas (cf. *ἐνδοξα παρεῖδες*, plus bas, et, entre autres, la pensée 33, en entier : elle ne laisse rien à désirer pour éclairer notre choix, si nous hésitions). — Pour la confusion *κακὰ, καλὰ*, elle a été faite par A. VII, 26, 3. — *κακὰ* se justifie d'ailleurs amplement par l'accumulation des calamités qui ont marqué le règne de Marc-Aurèle : débordement du Tibre, séismes, famines, pestes, barbares sans cesse menaçants sur toutes les frontières, assiégeant même Aquilée..... sans parler du mal moral !

V, 36, 3 : Locus desperatus. Au lieu de

ἐπεὶ τοι γ' ἴδη καλῶν ἐπὶ τῶν ἐμβόλων

je lis : *ἐκεῖ-νοι-ς σύμ-παθῶν — — ἀνάλογον*. « En les plaignant dans les cas analogues, pauvre homme as-tu oublié ce qu'il en est ? » Remarquer, entre autres, la correspondance $\eta = \mu$. La preuve que τῶν ἀνάλογον (devenu par contagion τῶν ἀναλόγων) peut donner τῶν ἐμβόλων se trouve I, 8, 1, où on lit ἀναμφιβόλως (T.) cf ἀμαμφιλόγως (A.).

VI, 13, 1 : Les mots de Tzetzes que cite Stich : *μυζάριον*,

*ἐλκιδόριον, ne sont autres que *μυξάριου ἔκκρισιν* de Marc-Aurèle, ἔκκρισιν à l'accusatif à cause de la tournure employée par Tzet-zès. Il n'y avait donc pas lieu de chercher quel autre mot, comme ἔλυτρον, recouvre le barbarisme*.

VI, 13, 4 : δεινὸς γὰρ ὁ πῦφος παραλογιστής... Je ne vois pas comment on peut comprendre ce passage, si l'on ne remplace ὁ πῦφος par (τ)ὸ εἶδος, même accent. « Prends bien garde ! (sous-entendu) — car (sedenim) l'apparence des choses (les faux-semblants, les dehors) excellent à donner le change. » L'idée d'orgueil ne se rattache pas au contexte franchement, naturellement. — Pour δ = φ, cf. φλοιῶν = δι' ὄλων, III, 11, 1. Série II ; ἀσφαλῶς = εἰς θέλεις, III, 14. Série III ; κήδεσθαι = περιρᾶσθαι, I, 13, 1. Série III ; *infra*, ἀσφαλῆς = ἀθηδέες, X, 9, 2.

VI, 55 : Série I. Addendum : αὐτός (ipse) peut se justifier, une fois faite la correction de προσεῖχον en προσεῖχεν. On peut donc se passer de ὁμῶς, si l'on veut.

VII, 52 : Καθβαλικώτερος, ἀλλ' οὐχὶ κοινωνικώτερος οὐδὲ... οὐδὲ... οὐδὲ... Il me semble certain qu'il faut rejeter l'interprétation courante : « Qu'il soit meilleur lutteur que toi, soit ; mais qu'il ne soit pas plus dévoué au bien social... » Sinon il faudrait remplacer trois fois οὐδέ par μηδέ. Ce n'est pas une exhortation, mais une constatation que regrette d'avoir à faire Marc-Aurèle : « (Tu es devenu) plus fin lutteur, mais non plus dévoué... » En effet, l'empereur s'était passionné pour la lutte. Capitolin, M. A. IV : « Amavit pugilatum, *luctamina* et cursum et pila lusit apprime et venatus est ». On n'a pas l'habitude de se représenter le grave empereur sous ces aspects de pugiliste, de lutteur, de coureur, de joueur de paume, de chasseur. Il est bon cependant de le faire à l'occasion, si on veut le connaître tel qu'il fut en réalité, du moins plus jeune, non tel qu'on le dépeint toujours et qu'il se dépeint lui-même dans les Pensées.

VIII, 3, 2. Je lirais ainsi ce locus : καὶ τὰ ἡγεμονικὰ (αὐτῶν)

ἤν αὐτοκρατῆ· ἐκεῖ δὲ οἷων ἄγνοια (ce dernier mot déjà corrigé par Casaubon). Remarquer la double antithèse : εἶδον, ἄγνοια — αὐτοκρατῆ, δουλεία. Enfin Alexandre, César et Pompée n'ignoraient pas tant de choses (ὄσων)! mais ils ignoraient les choses essentielles, peu nombreuses en somme : les δόγματα.

VIII, 19, 1 : καὶ ὁ ἥλιος ἐρεῖ πρὸς τι ἔτι γέγονεν (A.) πρὸς τι ἔργον γέγονα (T.). Pourquoi le Soleil prendrait-il ici la parole? Lire : καὶ ὁ ἥλιος ἄρα πρὸς τι οὐ γέγονεν... ; c'est la deuxième de quatre interrogations successives, à la mode Stoïcienne. » Et le Soleil, n'a-t-il pas été fait lui aussi pour remplir une tâche, ainsi que tous les autres Dieux? » On peut dire que T. n'a eu recours à ἔργον, contrairement au génie de la langue, qu'en désespoir de cause. Voir en effet le début : Ἐκκτος πρὸς τι γέγονεν, non : πρὸς τι ἔργον. Cf. VI, 33, 1-2; 43; X, 8, fin, etc...

VIII, 47, 5 : je lirais = ἦ καὶ ὡς ἐνεργῶν ἀπόθνησκε (non : εἰ καὶ ὁ ἐνεργῶν ἀποθνήσκει) et je rappellerais notre : qu'il mourût! ou notre : quand même! — Cf. καὶ ὡς ἐσχατόγηρως pour καὶ ὁ ἐ., inversement, IX, 33, 2.

VIII, 51 : μήτε (πάντα) ἐν ταῖς ὀμιλίαις φύρειν.— πάντα serait tombé après μήτε, qui lui ressemble, même pour l'accentuation; je crois indispensable que φύρειν ait ici un complément. Cf. πάντα φύρειν, Plutarque, M, 379, d.

IX, 3, 2 : καὶ σπείραι καὶ κυοφορῆσαι καὶ ἀποκυῆσαι. Ces deux derniers verbes doivent être retranchés, car Marc-Aurèle parle 1° de sa vie, τοῦ σοῦ βίου; 2° du jour où sa femme le rendra père : τῆς γυναικός σου (4). Ils ont été suggérés évidemment par σπείραι, dont ils forment la contre-partie naturelle, mais pour l'autre sexe.

IX, 9, 4 : πᾶν τὸ κοινῆς *μεννοερᾶς (A.), νοερᾶς (T.) φύσεως μέτοχον. Il est probable que ce μεν, qui intrigue tant, provient

de ἡμῖν dans la locution toute faite : τὸ νοερόν ἡμῖν κοινόν, qu'on trouve IV, 4, 1. Soit ici : κοινῆς (ἡ)μῖν νοεράς. Ici, il n'est pas spécialement question de nous, mais de tous les êtres en général qui participent à la nature raisonnable (cf. au début : Ὅσα κοινῶ τινος μετέχει...). Il est donc plus que probable que cet ἡμῖν a été interpolé.

IX, 10, 3. Série I. Lire : ὁ λόγος δὲ καὶ (ὁ) κοινὸς καὶ (ὁ) ἴδιος...

IX, 29, 4 : ὀρμησον ἐὰν διδῶται. Je préférerais : ἢ ἂν διδῶται. Ce qui est incertain, ce n'est pas que ce soit possible (c'est toujours possible d'essayer!); mais ce sont les moyens qu'on pourra employer.

IX, 29, 5 : καὶ τούτου αὐτοῦ τὴν ἔκβασιν ὡς μικρόν (ὡς <οὐ> μικρόν, T) τί ἐστι διανοοῦ. La suite des idées n'est pas satisfaisante et le copiste de T. l'a bien senti, qui a instinctivement inséré la négation οὐ devant μικρόν; mais, en scribe scrupuleux, il l'a ensuite retranchée.

De deux choses l'une. Ou bien Marc-Aurèle a réellement écrit οὐ μικρόν — c'est mon avis, parce que je trouve cette litote plus expressive (cf. pour la chute de οὐ, II, 11, 2, A, 1^{re} main et mon hypothèse XI, 18, 11. Série I). Ou bien il avait écrit μικρόν qui serait devenu ensuite μικρόν; la confusion est facile (cf. μακρόν (A.) μικρόν (T.) V, 23, 3. Série I). — Quant au sens, il n'est pas douteux : « N'espère pas réaliser (en faisant beaucoup de prosélytes, εἴ τις ἐψεται, voir ma série III) la République de Platon); mais sois satisfait si tu obtiens (autour de toi) le moindre progrès et, d'avoir gagné ce succès-là, considère que ce n'est pas rien! (Que pourrais-tu faire de plus?) Peut-on espérer les métamorphoser de fond en comble quant à leurs principes? »

IX, 29, 6 : τί ἄλλο ἢ δουλείας (A) δουλεία (T) στενόντων καὶ πείθεσθαι προσποιουμένων; tout ce chapitre est incohérent. Je lis

ici : ἡ δουλεία στένοντες καίτοι (ἡ)δεσθαι προσποιούμενοι ; « Si l'on ne parvient à changer leurs principes, que sont-ils, sinon des esclaves qui gémissent de leur état, tout en se donnant l'air d'y trouver le bonheur? » L'iota souscrit de δουλεία a été rendu par un ς dans A. Quant à στένοντες devenu στενόντων, c'est la bévue si souvent notée sous le symbole ς = ν. Cette confusion faite, προσποιούμενων s'ensuit nécessairement. — La vulgate : Que sont-ils, sinon un esclavage...? n'est pas articulée logiquement. Quant à πείθεσθαι, on ne peut s'en accommoder que si l'on se contente d'un semblant de sens, ταῖς προχίρσις φαντασίαις, I, 16, 9.

IX, 35, 1 : καθ' ἣν πάντα καλῶς γίνεται - καθ' ἣν rend inutile καλῶς qui n'en est qu'une dittographie (ν = ς) « tout se passe conformément à la nature » et bien, par conséquent, mais cela va sans dire, surtout pour un Stoïcien. Cf. καθ' ἣν (Γ.) καθῶς (A.) VI, 2, 2. — Ici plusieurs ont cru nécessaire d'opposer καλῶς à κακῶς qui suit (2), parce qu'ils n'ont pas vu, précisément, que l'antithèse portait déjà sur καθ' ἣν... κακῶς (Couat ne traduit pas καλῶς et Jackson le supprime, dit Schenkl, à bon droit) « tout ce qui est s'est produit conformément aux lois de la Nature... Pourquoi prétends-tu donc que tout est mal? »

Plus loin, au lieu de ὁμοειδῶς, hapax, lire ὁμοειδῆ, symétrique de τοιαῦτα ἕτερα, infra, et s'accordant en genre avec πάντα, supra.

IX, 39, 2 : τεθηρίωται, ὑποκρίνη... Lire : ἀποκρίνη « tu es devenu une bête sauvage, et (comme telle, tu te sépares), tu fais bande à part ». C'est en tant que tu as perdu ta nature sociable. D'autres fois, au contraire « tu te mêles au troupeau (συναγελάζει), tu broutes avec lui (βόσκη) ». C'est quand tu es victime des mêmes erreurs que le commun (que tu fais comme, nous disons, le mouton de Panurge) et que tu t'abandonnes aux mêmes passions animales. En effet, il faut : ὁμοθαμνεῖν μέν, μὴ ὁμοδογματεῖν δέ, XI, 8, fin « vivre sur le même tronc,

mais non professer les mêmes principes » que nos semblables. On trouvera dans les Pensées plusieurs passages pouvant servir d'excellent commentaire à ἀποκρίνη, par exemple : VIII, 34 ; XI, 8.

X, 9, 2, ἔδει δὲ πᾶν οὕτω βλέπειν καὶ πράσσειν... « Il faudrait combiner de telle sorte les vues de l'esprit et la pratique que, simultanément, la pratique (c'est-à-dire la conduite, τὸ πρακτικόν, Coray, et non : τὸ περιστατικόν) soit bien réglée et composée avec art (συντίθεσθαι, non : συντελεῖσθαι) et les vues spéculatives se traduisent par des actes dans la pratique ».

En effet, faute d'observer ce double précepte, nos actions seraient livrées au hasard, décousues (εἰκῆ, passim, par exemple : II, 16, 6), donc déraisonnables (Voir la vie « une » et l'action « séditionne », IX, 23, 2) — et nos études spéculatives resteraient stériles. Pour ce sens de συντίθεσθαι, cf. VIII, 32, 4 : Συντιθέντι δεῖ τὸν βίον... Il faut « composer » ta vie action par action... ».

La phrase suivante contient encore trois graves altérations : τὸ αὐθαδές, l'arrogance, l'assurance outrecuidante, ne convient pas, puisqu'il s'agit d'une vertu à conserver précieusement : σώζεσθαι. Lire : τὸ ἀσφαλές, l'assurance, tout simplement. (Cf. ma correction de εἰ θέλεις, εἰς θέλος en ἀσφαλῶς, III, 14. Série III) — λανθάνον, οὐχὶ κρυπτόμενον, qu'il est impossible de bien entendre, doit se lire : (ἀ)ληθινόν, οὐχ -ύ-(πο)κρινόμενον « véritable, non contrefait », sens confirmé aussitôt par ἀπλότητος. Je traduirai donc : « et la ferme assurance que procure cette double étude, il faudrait la conserver toujours, mais véritable, sans faux-semblant. Quand donc, en effet, feras-tu tes délices de la sincérité...? » Le π de ὑπο- se retrouve dans κρυπτ.

A noter enfin que des associations d'idées naturelles, mais à peine conscientes, ont certainement contribué à suggérer la lecture αὐθαδές pour ἀσφαλές (même accent) et κρυπτόμενον après λανθάνον.

— La même correction de αὐθαδεῖς en ἀσφαλεῖς doit être

faite, VI, 47, 4. Les grands génies que cite Marc-Aurèle, Eudoxe, Hipparque, Archimède, et ceux qui leur ressemblent pour « l'intelligence pénétrante, les nobles sentiments, l'endurance, le génie industriel » sont qualifiés, *sans transition*, ἀθάδεῖς. — Cette confusion a dû être facilitée par ce fait que, déjà, le mot précédent : πκνοῦργοι pouvait sembler, bien à tort ici ! préjoratif.

X, 14, 2. Je lis : πειθαρχῶν ἅμα καὶ... non : μόνον καὶ..., qui est contradictoire.

X, 15, 3. Lire : ἀνθρωπον ἀληθινῶς (non : ἀληθινόν) κ. φ. ζῶντα (ν = ς).

X, 23, 2. Je lis d'après Platon (Théét. 174, D) : περιβεβλημένον (voir plus haut, hyp., II, 47, 4 ; et ν = ς)..... (ces points de suspension remplaçant une partie de la citation, omise à dessein par Marc-Aurèle, comme nous faisons, pour abrégé) καὶ πολὺ βδᾶλλοντα. Je pose donc : βδᾶλλοντα = βλήματα (T.) βλήματα (A.), lequel a influencé le mot précédent πολὺ, devenu βδᾶλλειν.

X, 34, 3. Ἀξιοπίστως ne convient pas ici, où l'on attendrait un mot équivalent de notre : Bravo ! Je lis : ἀξίεπαινος (s. e. ἐστὶ vel εἶ). Même correction de ἀξιώπιστα en ἀξίεπαινα, VI, 13, 3, où il n'est pas question de choses vraisemblables, mais de celles qui excitent notre admiration ou notre envie.

XI, 10, 4. Ἀπὸ δὲ ταύτης αἱ λοιπαὶ ἀρεταὶ ὑφίστανται. Il est étrange qu'on voie ici les autres vertus procéder de la justice, alors que, *au contraire*, Marc-Aurèle veut dire : de même que « dans tous les arts les besognes inférieures sont faites en vue des plus relevées » (3), de même les autres vertus (les petites vertus) existent *en vue de* la justice, vertu cardinale. C'est clair ; il suffit de relire ce passage pour s'en convaincre. On rétablira donc : ἐπὶ δὲ ταύτην... Voir encore XI, 20, fin « et en

effet ces vertus (la soumission aux lois divines et le respect des Dieux) ont (déjà) forme de sociabilité ou plutôt même elles précèdent (προσβύτερα) les premières manifestations de la justice » : ces vertus élémentaires sont donc présupposées avant d'en venir à la pratique de la justice proprement dite. — Encore une fois, $\xi = \nu$. Pour ἀπό = ἐπί, cf. Hypoth., I, 16, 27, supra, 5^e ligne.

XI, 26. Ἐν τοῖς τῶν Ἐφεσίων γράμμασι... Lire : τῶν ἐφήδων « Dans les écritures des éphèbes, dans les maximes qu'on leur donnait à écrire, se trouvait celle-ci : » Rien de plus naturel, puisque cette maxime, essentiellement éducative, était d'avoir constamment devant les yeux un ancien renommé pour sa vertu (ou vaillance). — Les Ἐφέσια γράμματα étant des caractères magiques, il est certain qu'ils n'ont rien à faire ici.

XII, 12 : Τὸ ἐξῆς τῇ φύσει μήτε θεοῖς μεμπτέον... μήτε ἀνθρώποις... ὥστε οὐδενὶ μεμπτέον. Kronenberg supprime les quatre premiers mots et Casaubon les rattache à la pensée précédente. On ne peut en effet, les admettre tels quels, à cause de l'incohérence : « Il ne faut pas reprocher aux hommes les conséquences des lois naturelles, car ils ne se trompent jamais que malgré eux ! ».

Il faut voir 1^o au point de vue grammatical que les deux μήτε doivent se lire οὔτε, seule négation qui convienne avec l'adjectif verbal d'obligation. (Cf. d'ailleurs οὐδενὶ à la fin de cette même phrase et VIII, 17, 2, et les autres cas analogues comme : Οὐδὲν τούτων πρακτέον, V, 15, 1 (à mon hypothèse, série I); οὔτε μεμπτέον... οὔτε ἐγκλητέον, XII, 24, 1. — Cf. encore V, 28, 4, mon hypothèse transformant, au contraire, deux fois οὔτε en μήτε) — 2^o au point de vue logique, que la Nature peut-être, elle aussi, l'objet de nos critiques, comme les Dieux et les hommes. Voir en effet : IX, 1, 6 : μέμψεσθαι πολλάκις τῇ κοινῇ φύσει et mon hypothèse : μεμρόμενος τὰ τῆς φύσεως, X, 7, 4, série III. Voir encore le passage II, 11, 3, où il est expliqué

que la Nature n'a pu mal faire, soit par incapacité, soit par impuissance. C'est apparemment qu'on est parfois tenté de le lui reprocher. Il faut donc rétablir le premier terme : οὔτε φύσει : Nous ne devons nous en prendre ni à une Nature, ni à des Dieux, ni à des hommes ...

Il reste à poser : Τὰ ἔξω devant οὔτε φύσει. Il s'agit des événements qui se passent hors de la sphère de notre âme, τὰ ἔξω τῆς ἕμης διανοίας, VII, 2, 2, — ou, un peu différemment : τὰ ἐκτός, VIII, 47, 1 et τὰ ἔξωθεν ἐμπύπτοντα, II, 7, ou συμβαίνοντα, XII, 24, 1.

XII, 18 : Εἰς τὸ πᾶν ἀεὶ ὁρᾶν ... ἀεὶ est une glose de son synonyme εἰς τὸ πᾶν; aussi manque-t-il dans A.

A la fin du § 17, lire : ἡ γὰρ ὁρμή σου ἔστιν, non ἔστω (nam primus ad agendum motus penes te est, cf. ψυχῆς ὁρμαί, III, 16, 1).

XII, 30, 5 : « Les autres êtres parcellaires susdits — c'est-à-dire formés d'une parcelle de la lumière solaire (φῶς ἡλίου), de la matière ordinaire (οὐσία), de l'âme animale (ψυχῆ) — sont insensibles et étrangers les uns aux autres; mais les âmes raisonnables, par privilège singulier (ἰδίως), tendent à se réunir à leurs congénères... » Ce passage, allégé ainsi de deux incidentes sur lesquelles je reviendrai, se suffit à lui-même; il traduit parfaitement l'intention de l'auteur, telle qu'elle se manifeste dans cette pensée. — Il faut voir cependant qu'il est en contradiction aussi radicale que possible avec X, 9. En effet, dans ce dernier chapitre, tous les êtres, même les liquides et les solides, tendaient à rejoindre ceux de leur famille. Il n'y avait entre eux, à ce point de vue, que des différences de degré, les âmes raisonnables étant seulement placées au plus haut de l'échelle de sociabilité. — On pourrait rappeler à ce propos le mot de Marc-Aurèle : Quel est l'homme qui ne varie pas? ποῦ ὁ ἀμετάπτωτος; V, 10, 2.

Passons maintenant à la seconde incidente omise (καίτοι κακέϊνα ... βριῖθον). « Et toutefois (Mais que dis-je?) (n'oublions

pas que) même chez ces êtres là (*κάκεινα*) la force de cohésion — *τὸ ἐνοῦν*, très belle correction de Casaubon — et la pression (poussée, pesée) qui les oblige à se resserrer dans le même espace (*ἐπὶ τὰ αὐτά*) maintient leur assemblage, *συνέχει* » c'est-à-dire : s'ils ne peuvent se connaître entre eux et se rejoindre à travers l'espace, du moins sont-ils soumis à une certaine force de cohésion.

Était-ce bien le moment de faire cette restriction ? Que ces êtres soient cohérents, tant qu'on voudra ! Mais peuvent-ils, oui ou non, se connaître ou se rejoindre, telle est la question. La pensée dévie et flotte. On a l'impression que l'auteur éprouve un scrupule, qu'il cherche à atténuer sa thèse.

En y regardant de plus près, on reconnaît qu'il n'y a pas là une simple parenthèse ouverte mal à propos, mais que cette phrase ne saurait se raccorder à ce qui précède. *κάκεινα* doit se rapporter à *πνεύματα καὶ ὑποκείμενα* ou bien (à défaut et à la rigueur) à *τὰ ἄλλα μέρη*. Or l'une et l'autre hypothèse est insoutenable.

En effet, cette phrase ne saurait s'appliquer qu'aux corps solides et liquides, dont elle semble une définition très exacte, si l'on tient compte du vocabulaire de la physique stoïcienne. Ces corps — et ceux-là seulement — sont maintenus autour de leur centre de gravité par la pression (*τόνος*) des corps gazeux ou spirituels (*πνεύματα*), comme le feu, la lumière, l'air où ils baignent. Ceux-ci sont au contraire élastiques ou expansifs, comme chez les modernes (*εὔτονα*). Si les premiers sont cohérents grâce à une force centripète, les seconds obéissent au contraire à une sorte de force centrifuge. Donc la phrase en question, qui définit les liquides et les solides, ne saurait s'appliquer à *πνεύματα*.

Elle ne se rapporte pas davantage à *τὰ ἄλλα μέρη*, puisque, parmi ces *μέρη*, se trouvent plusieurs *πνεύματα* : la lumière solaire, l'âme vivante.

Je passe maintenant à la première incidente : *οἶον πνεύματα καὶ ὑποκείμενα*. On y trouve maints sujets d'étonnement. D'abord

ce « par exemple » qui suit immédiatement une énumération et introduit un terme (πνεύματα) qui n'y était pas compris ! Puis l'absence d'article devant ce même mot, qui est pourtant un collectif... Que dire de ὑποκείμενα ? Si l'on examine maintenant l'articulation logique de ces mots avec le contexte, on obtient : « Les autres êtres parcellaires susdits, par exemple les gaz et les corps qui tombent sous nos sens... » C'est absurde, car ces deux catégories : les gaz ou esprits et les corps qui tombent sous nos sens, c'est l'universalité de ce qui existe — et quand on dit : par exemple, c'est qu'on veut, au contraire, mettre en relief une unité ou une catégorie extraite d'un ensemble.

Il resterait peut-être un moyen d'utiliser ces mots ; c'est de poser : οἶον πνεύματα = (καὶ) ὑποκείμενα = καὶ τὰ πνεύματα (cf. hypoth., III, 4, 8, supra). Cette hypothèse n'est pas de celles qui forcent l'adhésion ; du moins aboutit-elle à quelque chose de sensé et même de bien approprié au contexte. « Les autres êtres parcellaires susdits, même les gaz... » c'est-à-dire même ceux qui sont expansifs, portés à se répandre en tous sens, et qui trouveraient, en conséquence, mille occasions de « voisiner » avec leurs semblables — même ceux-là, dirait l'auteur, ne se connaissent ni ne se fréquentent.

Cette proposition réduite ainsi à trois mots peut être de Marc-Aurèle. Cependant ce terme technique, πνεύματα (jamais ailleurs on ne parle de la catégorie des gaz dans les Pensées) (1) peut aussi provenir du même interpolateur érudit (2), si bien instruit de la physique de l'École, à qui l'on doit la seconde incidente. Pour cette dernière, je n'hésiterais pas à la retrancher.

(1) Cf. cependant τὸ ἀερώδες IV, 21, 4 ; IX, 9, 2 ; X, 7, 5.

(2) Serait-ce le même qui a signé la phrase IV, 30 : ἐγὼ δὲ τροφὰς τὰς ἐκ τῶν μαθημάτων... ? Voir, série II, hypoth. VII, 66, 2.